

LA RÉVOLTE

(CONTE)

Enfoui dans sa stalle de jaspé, les bras tendus sur les appais sculptés que supportent des atlantes aux figures sinistres, les jambes croisées sur l'assise de marbre du socle très haut où il trône, César somnole en quiétude. Les prétoriens veillent sur sa sérénité autour de l'acrotère rangés, l'arme prête. Les uns, assis sur la première marche, se reposent, las de l'inaction. Les autres scrutent de leur œil mélancolique la profondeur du paysage qu'on aperçoit dans l'entrecollonnement du portique entre les astragales retombantes des ogives. De rares chevaliers, dans leur augusticlave zébré de pourpre, dorment étendus sous le péristyle.

Dans les torchères de cuivre, la résine achève de brûler d'une flamme jaune derrière la gaze azurée d'une fumée transparente. Des aiguères demi-pleines et des coupes à peine bues sont encore sur les nattes de jonc des abaqes et dans les cassolettes il n'y a plus que les cendres bleues des parfums. Vers l'orient, l'aurore déchire le voile ténébreux qui recouvrait l'espace. Une lueur empourpre soudain la crête des nuages et incendie la courbe du ciel qui tranche au loin la suite du paysage. Une fraîcheur douce entre avec l'aube sous les voûtes et dans les citronniers qui s'échelonnent jusqu'au bas du palais ; les oiseaux commencent à chanter.

La révolte s'est apaisée. Lasse de hurler jusqu'au déclin de la lune, la plèbe se repose dans les rues, autour du palais qu'elle cerne. Parfois un cri fend le silence du matin et monte aux ter-